

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1967)
Heft: 76

Artikel: Un rire intercantonal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quatre fragments inédits de Catherine Colomb: un itinéraire de poésie l'imagination individuelle réconciliée avec l'imagerie collective

Écriture 3, la revue-anthologie romande, publie quatre fragments inédits de Catherine Colomb.

Ces textes ont été détachés d'un manuscrit, déjà abondant, 326 pages : première ébauche d'un roman que la mort laissera inachevé. Ils sont d'un grand prix. Tout d'abord parce qu'inachevés. Ce n'est pas qu'ils présentent une écriture relâchée ou négligée, qui, comme des brouillons, ne dissimuleraient pas les hésitations d'un style, ses fourvoiements; ils ne permettent pas de savoir (ce qui est toujours significatif) quelle censure l'écrivain imposait à ses propres phrases. Ces textes sont déjà d'une écriture parfaite, sans bavure. Mais ils retiennent l'attention pour une autre raison. Ce que dans leur inachèvement, ils nous permettent de surprendre, c'est la projection d'une pensée dans les mots, à l'état pur. On lit des phrases qui n'ont pas encore été triées ou ajustées en fonction d'un récit romanesque définitif; rien de composé; ce sont des matériaux bruts, qui se suffisent à eux-mêmes; donc des poèmes.

C'est la qualité poétique de ces textes qui permet, comparée à d'autres pages estimables qui, sous le titre déclaré de poèmes, meublent cette anthologie, de réfléchir aux ressources de la poésie locale. Non pour établir une hiérarchie et coter les copies, mais pour relever les itinéraires. Quels chemins mènent au cœur du labyrinthe poétique ?

La rapidité de l'écriture

Jean-Luc Seylaz, dans une courte introduction aux textes choisis souligne la rapidité de l'écriture de Catherine Colomb, comme si l'écrivain était conduit par les mots, qui jouent le rôle de révélateur.

« Je commence sans savoir comment je finirai ma phrase, ma page... Je m'avance, je tiens à la main ce qu'enfants nous appelions estompe... ».

Souvenez-vous, en effet, de ces

« petits cahiers inoffensifs, vides, pages blanches, et si un enfant frotte cette page avec ce qu'il appelle à tort certainement une estompe, un dessin apparaît, une maison, une

écurie derrière, des terrasses, un catalpa, une serre... ? »

Certes, cette docilité à la dictée, selon la formule de Seylaz, permet que surgissent les figures et les masques qui hantent l'imagination de Catherine Colomb, qui sont son univers familier. Parmi eux, on reconnaît Ernest et son projet d'assassinat de la Contessa par du poison obtenu en extrayant la nicotine de vieux cigares :

« Défaire, dérouler les cigares, quel dommage !... Enlever le tabac, le faire cuire... Il obtient un jus assez épais, il vaut mieux le passer d'abord au passe-vite, puis encore en pressant avec une cuillère à travers le tamis à confiture... »

Empoisonnement au jus de cigare qui était déjà esquissé dans ce fragment que Catherine Colomb avait lu en 1962, lorsque lui fut remis le prix Rambert, et dont on trouve un étrange développement dans cet inédit.

A travers ces thèmes, on peut, d'un point de vue critique, rechercher ceux qui sont fondamentaux, ceux qui viennent du fond de la mémoire, qui sont des clés. Mais la rapidité de l'écriture ne permet pas seulement au moi intime de trouver une expression; la rapidité de l'écriture est aussi source de poésie.

La joie du mot

Quand on se laisse porter par l'écriture, les sons et les assonances nous guident. J.-L. Seylaz, dans une note, donne un merveilleux exemple où Catherine Colomb, à travers les jeux de mots, dit à quel point écrire est comme un ordre reçu, c'est-à-dire une dictée :

« ... (mais oui j'étais « sous dictée »). Où est le dictateur, le dictateur qui m'empêche d'aller essayer un chapeau, m'étendre dans une chaise-longue etc., le dictateur dans les cieux ? Sur un nuage ? Je le vois couronné de pampres, dans la vie il était vigneron... »

Ce sens des mots n'est pas seulement perceptible dans la cocasserie du nom propre,

« ... Il y avait des héritiers quelque part en Allemagne, à Munich, à Potsdam, un directeur de police, son chien Asta, ou plutôt un Oberhofgärtner et M^{me} Oberhofgärtnerin, une maison carrée, les bombes américaines, la bonne les cheveux annihilés par un filet, qui balaie, balaie les vitraux du Nord encerclant la maison carrée posée au milieu du parc. »

mais les mots s'appellent eux-mêmes, se font écho, sont repris par la phrase, ils sont comme retournés et révèlent leurs significations souvent contradictoires. La mouette est oiseau, et femme criallante.

« Elle criailait comme une mouette dans son salon en tranche de gâteau et raccommoiait sa chemise de nuit en molleton beige à fleurs jaunes, ne jette plus ce pain aux mouettes, tu m'entends ».

Dans la rapidité de l'écriture la logique est prise de vitesse. Non seulement la mouette est femme et oiseau, mais l'oiseau crieur et dur est associé à des images qui suggèrent poétiquement le contraire de la voracité :

« Les oiseaux tellement durs, à l'haleine de citron, encerclaient le balcon ventru de leur vol foudroyant ».

Les oiseaux à l'haleine de citron !

Mais il ne suffit pas de parler de la rapidité de l'écriture pour expliquer la joie du mot, l'ambiguïté des significations et le jaillissement poétique.

L'imagerie

La phrase rapide de Catherine Colomb entraîne et charrie dans son cours d'innombrables fragments de réalité :

« Un garçon était tombé d'une aiguille, les parents erraient tout autour de la montagne, le glacier allongeait sa patte de lion juste au-dessus de l'hôtel, il pleuvait beaucoup, un fleuve de boue se mit en marche mais n'emporta pas l'hôtel, se divisa et passa de chaque côté, les femmes de chambre étaient à demi-noyées, tenant leurs plateaux pour aller dans

Les coûteux algorithmes

Regardez-vous la TV régulièrement, occasionnellement, jamais ? Aimez-vous ou n'aimez-vous pas la statue équestre du général Guisan ? Partez-vous en vacances ? à la mer, à la montagne ?

Le savoir, c'est l'occasion d'une enquête; nouvelle mode utile pour l'amélioration de l'argent de poche des étudiants, qui viennent sonner à votre porte. Au tarif de huit francs l'heure, ils sont chargés de remplir des questionnaires simplistes. Ils vous demandent : « Etes-vous partisan de l'adhésion de la Suisse au Marché commun ? »

Vous répondez par une phrase : « Ecoutez, la question est complexe ! ». Mais vos nuances n'intéressent pas la statistique. Si vous dites que c'est complexe, cela signifie que vous êtes un peu partisan. Il n'y a que trois positions possibles pour faire des petites croix. Après quoi, on vous posera des questions personnelles : « Etes-vous satisfait de votre directeur, de votre femme, de vos enfants ? ». Cela intéresse on ne sait quel institut californien qui, en mal de thèse, cherche des corrélations, paraît-il, entre le politique, le sociologique et le psychologique. A nouveaux passe-temps, nouveaux casse-pieds.

Mais une autre mode plus coûteuse s'instaure. Les

gouvernements dans beaucoup de pays européens perdent confiance dans l'imagination ou tout simplement les capacités pratiques de leur propre administration et se mettent à confier à des bureaux d'études aux noms pompeux et technocratiquement esbrouffant des enquêtes et des recherches que l'on considère comme sérieuses pour autant que le calculateur électronique soit mis à contribution. Ils viennent d'être pris sous la loupe en France.

On sait qu'est publié chaque année un mémoire (280 pages) intitulé : « Cour des comptes, rapport au président de la République, suivi des réponses des administrations ».

Un exemple savoureux tiré du dernier rapport. L'Education nationale demande à un bureau d'études privé un plan d'organisation des collèges d'enseignement général et secondaire pour le département de l'Eure et du Calvados, puis, sur cette base, elle désire que soit établi un modèle utilisable ailleurs.

Le bureau d'études privé répondit en substance : il y a trop de variantes; il faut continuer à agir de cas en cas, mais on peut établir quelques règles utiles propres à faciliter le travail.

Cette réponse prit, en ces termes, un tour scientifique :

« Le nombre considérable de contraintes et de variables interdit l'utilisation d'algorithmes permettant de trouver la solution optimale et l'utilisation de calculateurs électroniques. Cela conduit à établir une procédure heuristique de résolution qui, par l'intermé-

diaire de règles de choix raisonnables, permet d'explorer rapidement le domaine des solutions possibles et fournisse une solution satisfaisante mais non optimale ».

La traduction du bon sens en langage de bureau d'études privé coûta : 140 000 francs.

Un rire intercantonal

Cette fois, le rire roule comme un torrent alpestre. Il nous vient du Valais. Le Rhône a mis deux mois pour le charrier jusqu'à nous.

Ce printemps, le Grand Conseil valaisan se donna un nouveau président en la personne de M. A. Biollaz-Crittin. La commune du nouveau magistrat, Chamoson, organisa une manifestation en l'honneur d'un de ses fils. Il y eut des vins de fête et une partie oratoire, dont le sommet (plus haut que le mont Gond qui domine Chamoson) fut le discours présidentiel. Ce fut un beau discours, le discours d'un homme d'Etat. Il fut publié.

Or, voilà qu'un esprit curieux découvrit entre le discours prononcé en 1967 à Chamoson par A. Biollaz-Crittin et le discours prononcé à Washington par John (Fitzgerald) Kennedy en 1960, au moment de son accession à la présidence des Etats-Unis, d'étranges similitudes. Comment les expliquer ?

l'annexe, au-dessus de leurs têtes, un rond de respiration gâtait irrémédiablement leurs charmants costumes à clochettes, les clochettes cessaient de sonner, la Comtesse jouait au bridge, pour de l'argent, en trichant un peu Ernest empocha une petite somme ».

Ce sens du réel que Catherine Colomb avait d'emblée révélé dans son premier roman, « Pile ou face » que la critique ne comprit qu'après coup, il n'est pas lié au réalisme du récit. Il surgit non de l'intrigue, mais du développement même des phrases.

« Ce qu'elle avait, pauvre orpheline, ballottée, transbahutée c'était une marraine, sans enfants à elle, guettant chaque homme, la Léonie derrière son rideau, Italienne d'origine, ayant passé les montagnes avec son baluchon, le père tout au moins, elle brodait son trousseau en attendant, elle ne doutait pas d'être appelée un jour, élue, d'ailleurs ces beaux draps seraient agréables pour l'ensevelir, avec les chutes elle fit des petits draps tout brodés avec un E pour Electre... »

Lorsque le réel résulte non de la recherche de l'« illusion romanesque » et d'une volonté de réalisme, mais du déroulement verbal, il tourne à l'imagerie; le réel auquel on accède pas les mots est figé en lieux communs, en clichés (clichés de mots et clichés d'images). Claude Simon est peut-être l'auteur qui fait le mieux sentir (voyez « Histoire » son dernier roman) cette qualité carte postale du réel découvert à travers les mots. Il en va de même pour Catherine Colomb. Mais portée par les mots quelle imagerie peut-elle découvrir étant un écrivain d'ici ?

Les cartes postales de nos mœurs, n'est-ce pas des images tristes : des histoires de pasteurs, de postulation d'université, d'économies de quatre sous de familles qui ne veulent écorner le patrimoine, d'appartements en tranches de gâteaux, de mouettes, de bonnes, de machines à coudre.

Imagerie romande, accumulée par quatre ou cinq générations de familles libérales. Peut-elle être poésie ?

La gageure de Catherine Colomb, c'est de l'avoir

démontré, contre le courant majeur et encore aujourd'hui dominant de la poésie romande. Comment ?

Négation et humour

Cette réalité parce qu'elle apparaît comme mesquine, avare, laide, Catherine Colomb semble vouloir la détruire, ou la nier, ou la distordre (ce goût du difforme, de l'anormal : les estompes font surgir « des animaux, fleurs étranges, gens qui ont la tête tournée à l'envers, des nains, des géants, un cirque »). Cette agressivité est nécessaire pour défendre un autre monde celui de l'enfance et du souvenir de la mère. Dans un des fragments publiés par « Ecriture », deux mains symbolisent ces deux mondes noirs et blancs :

« Il la jeta (l'aigrette de diamants) sur l'effrayant velours noir qui recouvrait le comptoir. Il y a des étoffes comme ça, effrayantes, ce velours noir pris aux draperies extramonde, qui pendent à l'infini, qu'il faut écarter pour arriver seulement à la planète Mars, la plus aisée pourtant, mais il n'y avait que des petits hommes en plomb assez semblables à ses soldats quand elle vivait encore, oh mon Dieu et que sa jolie main, vue d'en bas, son bras, l'aidait à arranger ses soldats sur la table. L'aigrette tremblante, scintillante, brillait sur le velours noir, une affreuse main potelée et coupée à l'avant-bras s'appuyait sur un des côtés de la table, et avançait déjà comme un crapaud pour ramasser l'aigrette, mais le bijoutier, le front plissé de rides, femme acariâtre, la saisit avant elle... »

La jolie et l'affreuse main ! Les deux mondes.

Mais ce monde réel figé en images, Catherine Colomb ne se contente pas d'en souligner la criallerie.

« Ernest. Entre ses dents : crétin... où es-tu ?

Elle portait un petit chignon gris et toujours une sorte de bonnet noir pour cacher quoi ? »

Ce monde elle doit l'utiliser pour s'exprimer elle-même. Le réel, elle le rejette, le déforme; puis souvent, dans un autre mouvement, elle l'assimile en fait quelque chose qui la concerne. Ainsi, dans un

des inédits, cette mystérieuse société des maçons, qui agissent au cœur de l'Etat, immenses dans leurs blouses blanches. Leurs méthodes (on retrouve l'ambiguïté des significations) l'auteur en fait le symbole de sa propre manière d'écrire :

« La mystérieuse société des maçons, leur truelle à la main, refaisant sans cesse leur salle de réunion, peignant à fresque, c'est ainsi qu'il faut raconter une histoire, le mur est frais, sans se tromper, sans retours, sans gomme, ils peignent à fresque leurs amours et leurs peines »

(Un alexandrin pour les maçons !)

Ainsi, par l'humour ou même par la sympathie, est réaffirmée la signification du réel, c'est-à-dire l'imagerie collective que s'est fait du réel une certaine société romande.

L'autre itinéraire

La majorité des écrivains romands, vaudois notamment, nient cette réalité. Ils sont comme des fils de famille détachés de leur famille. D'où leur refuge dans la nature et les arcanes du moi. Chez les meilleurs, c'est une sorte d'ascèse. Mais chez les imitateurs, cela tourne à l'académisme. Seul subsiste un certain vocabulaire qui est comme la lune et le soleil couchant de notre poésie : l'eau, la lumière, l'arbre, le blé, les fleurs; autre imagerie de notre sensibilité de paysans transplantés. Mais ce ne saurait être la seule.

Aussi l'art de Catherine Colomb, tel que le confirment ces quatre fragments inédits, est un enrichissement incomparable.

Elle nous apporte la rapidité de l'écriture, la joie du mot, la spontanéité de la phrase, et surtout cette conciliatoine étonnante de l'imagination individuelle et du réel romand.

Cette société, étouffée par le moralisme protestant, la confraternité radicale, niée par nos poètes, elle fait avec Catherine Colomb une rentrée poétique dans notre littérature.

Quel renouvellement; les pétales blancs des cerisiers ne sont pas la seule nourriture du poète. A. G.

A. Biollaz-Crittin était-il une réincarnation de Kennedy, son dernier avatar ? Un Kennedy sommeillait-il en Biollaz-Crittin, ou un Biollaz-Crittin en Kennedy ? Il faut juger sur texte. La collation fut établie par Jean-Paul Vonsattel dans « Le Peuple valaisan » (26.5.1967), en cinq points.

1. J.F. Kennedy :

« Nous célébrons aujourd'hui non pas la victoire d'un parti mais une fête de la Liberté ».

1. A. Biollaz-Crittin :

« Soyez persuadés que la fête de ce jour n'est pas celle d'un homme seul. C'est en réalité la fête de la Liberté ».

2. J.F. Kennedy :

Il parle d'une nouvelle tâche qui consiste à : « créer non pas un nouvel équilibre des puissances mais un monde nouveau où règne la loi, où les forts soient justes et les faibles en sécurité... »

2. A. Biollaz-Crittin :

« Créons ensemble non pas un nouvel équilibre, mais un monde nouveau où règne la loi et où les forts sont justes et les faibles en sécurité ».

3. J.F. Kennedy :

« Tout cela ne sera pas terminé dans les cent jours qui viennent pas plus que dans les mille jours qui viennent ou au cours de l'existence de ce gouvernement, ou même peut-être au cours de notre vie sur cette terre. Mais commençons toujours ! »

3. A. Biollaz-Crittin :

« Cette situation ne sera pas réalisée dans les

365 jours à venir, ou au cours de l'existence de notre gouvernement cantonal, mais commençons toujours ! »

4. J.F. Kennedy :

« C'est entre vos mains, mes chers compatriotes plutôt qu'entre les miennes que repose le succès ou l'échec final de notre entreprise ».

4. A. Biollaz-Crittin :

« C'est entre vos mains, mes chers compatriotes plutôt qu'entre les miennes que repose le succès ou l'échec final de notre entreprise commune ».

5. J.F. Kennedy :

« Maintenant la trompette nous appelle à nouveau. Ce n'est pas un appel à prendre les armes, bien que nous ayons besoin d'armes, ce n'est pas un appel à la bataille bien que nous soyons engagés dans la bataille, mais c'est le fardeau d'une longue lutte crépusculaire, tout au long de l'année — heureux dans l'espérance, patients dans les tribulations — une lutte contre les ennemis communs de l'homme : la tyrannie, la pauvreté, la maladie et la guerre elle-même ».

5. A. Biollaz-Crittin :

« La voix du devoir nous appelle sans cesse. Ce n'est pas un appel à prendre les armes, bien que nous soyons engagés dans la bataille, mais plutôt un appel à porter le fardeau d'une longue lutte tout au long de l'année, — heureux dans l'espérance, — patients dans les tribulations —, une lutte d'une part contre les ennemis communs de l'homme : la tyrannie, la

pauvreté, la maladie, etc., d'autre part, pour le mieux-être ».

Pour quand le téléphone direct : Chamoson-Washington ?

Quand la « Gazette de Lausanne » fait passer ses lecteurs pour des arrivistes

Un quotidien doit assurer sa propre publicité. Ainsi, dans les colonnes de la « Neue Zürcher Zeitung » (15 juillet), la « Gazette de Lausanne » se recommande aux annonceurs d'outre-Sarine, et adapte son ton idéaliste à la mentalité réaliste des lecteurs de là-bas.

Voici ce que cela donne :

« La « Gazette de Lausanne » vous permettra de trouver les collaborateurs qualifiés que vous cherchez en Suisse romande. L'annonce que vous y ferez vous mettra en contact avec des lecteurs d'un haut niveau désireux de réussir dans la vie. (Souligné par nous).

Adresser vos ordres au Service de publicité de la « Gazette de Lausanne », 15, rue Centrale, 1001 Lausanne. Tél. 23 01 25 ».